

Géographie historique de la France

M. Roger DION, professeur

Nous sommes allés cette année à la recherche de la plus ancienne illustration littéraire des routes maritimes et terrestres par lesquelles les anciens Grecs ont trouvé l'accès de l'Atlantique.

L'étude de l'Odyssée est nécessairement comprise en un tel programme. Nous l'avons entreprise, en effet, dans les cours du *samedi*, mais sans réussir à la pousser au-delà des préliminaires. Nous y reviendrons l'an prochain.

Dans les cours du *mardi*, qui ont porté sur les itinéraires terrestres, nous avons pu, par contre, faire un examen à peu près complet des questions posées par une énigme historique fameuse, celle du Danube d'Hérodote (1).

On s'accorde généralement à donner du passage des *Histoires* (II, 33) où cette énigme est formulée, la traduction que voici :

« L'Istros (Danube), dont le cours commence au pays des Celtes près de la ville Pyréné, fend l'Europe par le milieu (les Celtes sont en dehors des Colonnes d'Héraclès, ils sont limitrophes des Kynésiens, les derniers habitants de l'Europe du côté du couchant) ; et, traversant toute l'Europe, il finit dans la mer du Pont-Euxin à l'endroit où se trouve Istria, habitée par les colons de Milet. L'Istros, coulant à travers des pays habités, est connu de beaucoup de gens... »

Ce qui, dans ce passage, a trait au fleuve lui-même n'est donc exact qu'en ce qui concerne l'embouchure et la position de la colonie grecque d'Istria, sous la réserve que cette ville — dont le nom même (« la Danubienne ») dit de quelle importance était pour elle la voie tracée par le grand fleuve — était située non pas aux bouches mêmes, mais à une cinquantaine de km plus au Sud, au bord d'une des lagunes de la Dobroudja, où une bourgade actuelle conserve le nom d'Istere (2).

Quant au signalement donné de l'origine et du cours supérieur du fleuve, il laisse le lecteur moderne en désarroi. Ce n'est point d'erreur qu'il faut parler ici, mais de non-sens. Et pourtant, l'éventualité d'une altération accidentelle du texte est exclue. Hérodote lui-même, dans la suite de son ouvrage, cite à nouveau le fleuve, et pour confirmer ce qu'il en a dit au livre II : « L'Istros coule à travers toute l'Europe : il commence chez les Celtes, les habitants de l'Europe les plus occidentaux après les Kynètes » (IV, 49).

(1) Déjà étudiée par H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *La source du Danube chez Hérodote* (*Revue archéologique* XII, 1888-2, p. 61-66), et par Lionel PEARSON, *Herodotus on the source of the Danube* (*Classical Philology* XXIX, 1934, p. 328-337).

(2) Des fouilles archéologiques récentes y ont donné des résultats importants. Voir à ce sujet D.-M. PIPPIDI, *Les plus anciens monuments grecs de la Dobroudja, VI^e et V^e siècles avant notre ère* (VIII^e Congrès international d'archéologie classique, Paris, 1963, p. 332-336).

Un siècle environ après Hérodote réapparaît chez Aristote (*Met.* I, 13) l'image d'un Danube transeuropéen naissant dans les Pyrénées et s'acheminant de là jusqu'à son embouchure réelle.

Le crédit de ces auteurs rend plus flagrante la monstruosité de l'image. Quelque chose de provoquant paraît même dans la manière dont la présente Hérodote : Ce Danube, écrit-il, ne coule point en des pays solitaires. Aussi est-il « connu de beaucoup de gens ».

Son texte, on vient de le dire, n'est certainement pas altéré. Mais le traduit-on bien ? Ce n'est pas lui être exactement fidèle, avouons-le, que de prétendre quand on écrit : « Le Danube commence au pays des Celtes près de la ville Pyréné » donner l'équivalent de : Ἰοταρος... ἀρξάμενος ἐκ Κελτων χερσὶ Πυρρήνης πόλιος ὄρει. Pour exprimer l'idée que traduisent en français les mots : près de, il faudrait en grec la préposition παρὰ avec le datif. Or, Hérodote emploie ici non cette préposition, mais la conjonction καὶ qui signifie simplement : et. La traduction littérale de son texte est donc : le Danube vient du pays des Celtes et de la ville Pyréné. Sans doute obtenons-nous ainsi un sens plus obscur encore, mais le souci de l'exactitude, dans la traduction, doit primer tous les autres, et cette exactitude littérale, même si elle aboutit à des propos d'apparence absurde ou incohérente, doit être respectée. En elle réside la seule chance que nous puissions avoir d'expliquer l'énigme.

Entre le sens qu'on obtiendrait avec la préposition παρὰ (près de) qu'Hérodote évite d'employer et celui que donne la conjonction καὶ qu'il emploie, la différence est sensible. Elle est celle-là même que nous percevons entre un signalement fluvial du type : « la Somme, dont le cours commence en pays picard près de la ville de Saint-Quentin » et un signalement fluvial du type : « La Seine qui vient du pays bourguignon et de la ville de Troyes ». C'est sous cette dernière forme que se présente le signalement donné par Hérodote du Danube. Il faut donc traduire : « Le Danube vient du pays des Celtes et de la ville Pyréné » en prenant conscience du fait qu'une distance non précisée, mais suffisante pour mériter d'être marquée, sépare ce pays des Celtes de la ville Pyréné. En d'autres termes, le Danube d'Hérodote n'atteint la ville Pyréné qu'une fois sorti de son pays d'origine qui est l'un des plus occidentaux du monde puisqu'il confine au pays des Cynètes qu'Hérodote dit être les plus éloignés des hommes que l'on connaisse en direction du couchant.

Qu'était cette ville Pyréné dont la littérature grecque cesse de faire mention (1) après Hérodote ? On ne peut assurément la définir comme une ville attachée au cours supérieur d'un fleuve puisque le seul signalement que nous en possédions — celui que donne un périple du VI^e siècle utilisé par Festus Avienus — la représente comme un port maritime méditerranéen où les Grecs de Marseille avaient une situation prépondérante.

(1) Il est possible qu'au début du II^e s. avant notre ère son emplacement ait été occupé par le *portus Pyrenaei* où se rassemble, en vue d'une guerre en Espagne, la flotte du consul M. Porcius Cato (*TITE LIVE*, XXXIV, 8).

C'est Hérodote qui, pour la dernière fois, emploie Pyréné comme nom de ville. Dans le siècle suivant, l'établissement marseillais, dans ces parages, n'occupe plus l'emplacement signalé par la source qu'utilise Festus Avienus. Il s'est porté vers un autre, plus méridional, où, vers 340, le périple méditerranéen du Pseudo-Scylax (§ 2) signale l'existence d'Emporion, colonie marseillaise (aujourd'hui Ampurias), dont le nom même indique la fonction première (1).

Dans le périple qu'on vient de citer, Emporion est le lieu où le narrateur s'arrête, dans la description du littoral, pour faire le compte des distances parcourues depuis Gadès, origine du trajet. Dans le périple plus ancien qu'utilise Festus Avienus, c'était à Pyréné qu'on s'arrêtait pour faire la récapitulation donnant le total de distances parcourues depuis Gadès.

L'extrémité méditerranéenne des Pyrénées s'est toujours imposée à l'attention des hommes comme une démarcation d'importance majeure. « Ces rochers où s'arrêtent, près de notre mer, les Pyrénées » séparent, dit Polybe (III, 39), « les Ibères des Celtes ». C'est une ville fondée en ce site (à l'emplacement de Port-Vendres conjecture Gustave Glotz (2) avec beaucoup de vraisemblance) qui d'abord fut le lieu nommé Pyréné. Ce nom s'est propagé de la ville à la montagne proche, puis de celle-ci à toute la chaîne, comme le rappelle la forme adjectivale qu'il prend souvent en grec, quand c'est à la montagne qu'il s'applique. Dans l'expression Πυρηναία ὄρη (montagnes Pyrénéennes) qu'emploie Polybe (III, 37 et 39), le nom géographique est un adjectif formé sur le nom de ville tout comme dans notre expression : la banlieue parisienne. A l'époque où écrivait Polybe pourtant la ville avait disparu (3) depuis plus de deux siècles. Pour Aristote déjà, Pyréné n'est plus qu'un nom de montagne : τοῦτο δ'ἔστιν ὄρος (*Met.* I, 13), et le signalement que cet auteur donne du Danube s'en trouve éclairci. Sans doute laisse-t-il subsister l'énorme erreur commise sur la position des régions d'où provient le Danube ; mais quand il en place la source dans la montagne Pyréné, il obtient au moins que le fleuve retrouve, en son origine, les normes de la géographie physique.

Il n'en est pas moins vrai que, pour nous qui cherchons à percer le mystère de ce Danube aquitain ou pyrénéen, l'image, en apparence améliorée, que trace Aristote est moins instructive que l'absurdité totale en laquelle il nous semble que s'enfonce Hérodote lorsqu'il parle de ce cours supérieur commençant dans une région riveraine de l'Atlantique puis se portant, vers le port méditerranéen nommé Pyréné comme vers la première étape d'un voyage qui va se poursuivre jusqu'en Mer Noire.

(1) Selon A. BERTHELOT ed. FESTUS AVIENUS, *Ora maritima* (1934), p. 109, la fondation d'Emporion est située par l'archéologie entre 550 et 500 avant notre ère. Selon M. CLERC, *Massalia* (1927), la ville ne prend d'importance qu'à partir du milieu du v^e siècle.

(2) *Histoire Grecque*, p. 198.

(3) Une figuration allégorique de l'événement fut inventée plus tard, en des temps qui ne sont peut-être pas antérieurs à l'époque impériale romaine : Pyréné, fille d'un roi qui tenait en son pouvoir une région comprenant l'actuel Roussillon, avait trouvé dans les montagnes proches de la demeure de son père, une fin lamentable et touchante, dont on rendit le souvenir impérissable en donnant son nom à ces montagnes où elle était morte : *Defletumque tenent montes per saecula nomen* (SILIUS ITALICUS, *Punica*, II, 441).

Notons que s'il ne s'agissait en effet que des étapes d'un voyage, cette impression d'absurdité disparaîtrait. Ni la région d'où l'on part (ce pays celtique confinait au territoire des Cynètes, peuple occidental lointain habitant au-delà des Colonnes d'Héraclès) ; ni la ville Pyréné ni l'embouchure du Danube près de la colonie milésienne d'Istria au bord de la mer Noire n'appartiennent au monde des créations imaginaires. Le fantastique est seulement dans l'idée de placer ces trois réalités géographiques sur un seul et même tracé fluvial qui ne rejoint le tracé vrai que dans sa partie inférieure. Le problème est donc de savoir sous quelles influences un esprit aussi objectif et pénétrant que celui d'Hérodote a pu être amené à concevoir une pareille idée. Tout se passe comme s'il était tombé dans un piège, et l'impression se confirme quand, en une autre région du monde, nous voyons l'un de ses confrères se trouver lui-même en danger de commettre une méprise tout à fait comparable.

*
**

On lit dans Strabon (I, 3, 1) qu'à une époque qui est précisément celle d'Hérodote, et à Athènes même, fut présentée au monde savant, sous le nom d'un cours d'eau réel : le Cydnus, l'image d'un fleuve fantastique et démesuré traversant toute l'Asie antérieure, de la bordure de l'Iran au rivage méditerranéen. Le Cydnus est, dans sa réalité, une rivière côtière d'Asie mineure qui, après avoir arrosé la ville de Tarse (l'actuelle Tarsous), atteint le littoral de la Cilicie au bord de la plaine d'Adana, près du Golfe d'Alexandrette. Un Athénien de marque nommé Diotime, revenant d'un voyage en Asie, avait, dit Strabon, donné de cet authentique Cydnus un signalement qui avait rempli de stupeur le géographe et historien Damaste, contemporain d'Hérodote. Je tiens de la bouche même de Diotime, disait ce Damaste, qu'en remontant le Cydnus on atteint en 40 jours le Choaspe aux portes de Suse (le Choaspe est l'actuelle rivière Kerkha engagée dans les plissements du Kourdistan sur la bordure occidentale du plateau de l'Iran). Or, entre le Choaspe et le vrai Cydnus, il y a un intervalle partout supérieur à 1.000 km. Si Hérodote et ses contemporains géographes pouvaient ne pas savoir mesurer exactement cette distance, au moins avaient-ils du Tigre et de l'Euphrate une connaissance suffisante pour apercevoir aussitôt que le Cydnus, s'il avait fallu qu'il se portât de la bordure du plateau d'Iran à son embouchure réelle sur la côte de Cilicie, n'aurait pu éviter de faire intersection avec l'un et l'autre des deux grands fleuves mésopotamiens. Les bras en tombaient à Damaste.

L'énigme, ou plutôt le malentendu, venait de ce que, dans l'esprit de Diotime faisant son voyage d'Asie, bien d'autres préoccupations passaient avant celle d'observer la configuration des pays qu'il traversait. Aller vite était pour lui ce qui comptait. Il allait là-bas, dit Strabon, comme chef d'une ambassade athénienne envoyée à Suse, la lointaine résidence du puissant souverain qui se faisait appeler le Grand Roi.

Un passage célèbre d'Hérodote nous renseigne avec précision sur la façon dont on concevait, de son temps, le voyage d'Athènes à Suse. Pour atteindre, depuis la Grèce, ce qu'Hérodote nomme (V, 51) « la route qui va de la mer chez le Roi », il fallait, après la traversée de la mer Egée, débarquer à Ephèse, puis gagner, à une centaine de km de là, Sardes où commençait la route dite royale que, dès avant la fin du VI^e siècle, les souverains perses avaient équipée pour tenir en respect les cités grecques du littoral égéen. Hérodote décrit ce grand chemin comme l'une des choses les plus étonnantes qu'il y eût en l'univers connu de lui. Tout au long, écrit-il (V, 52), sont aménagées des stations royales et de très belles hôtelleries. La route entière traverse des pays peuplés et sûrs. On y dénombre cent onze stations jusqu'au point où l'on débouche sur le fleuve Choaspe pour franchir la dernière étape avant Suse. Faisant le compte des distances, Hérodote précise que, de Sardes à Suse, il y a 14.040 stades (environ 2.400 km) que les voyageurs franchissent ordinairement en 90 jours (1).

L'ambassadeur athénien Diotime — et c'est justement là ce qui fait l'intérêt de son rapport — n'a pas suivi cet itinéraire classique : il a beaucoup allongé la partie maritime initiale du parcours en venant débarquer non à Ephèse, mais à l'embouchure du Cydnus, au bord de la plaine d'Adana près du golfe d'Alexandrette. De là, c'est au bout d'un parcours terrestre de 40 jours seulement, souligne Strabon, qu'il a rejoint, sur le Choaspe, aux portes de Suse, l'aboutissement de la voie royale. Il a donc ainsi réduit de moitié la durée de ce qu'Hérodote appelle la marche « depuis la mer jusque chez le Roi », et l'on ne s'étonne pas qu'ayant à faire ressortir les avantages de cet itinéraire, il en ait parlé dans les termes mêmes dont avaient usé, vis-à-vis de lui, les marchands, voyageurs ou transporteurs auprès de qui il s'en était informé. « En remontant le Cydnus », lui ont dit vraisemblablement ces gens, vous atteignez, en 40 jours, le Choaspe, dernière étape avant Suse. De telles manières de dire sont géographiquement incorrectes, mais peuvent être utiles aux gens de métier qui, dans leur travail, apprécient les formules ramassées, qui font saisir en deux mots l'unité d'une chose composée d'éléments très divers.

Quand la route le long de laquelle on chemine est formée d'une succession de tronçons physiquement différents tels que d'abord une ligne de batellerie sur un cours d'eau navigable, puis une piste, un col, et plus loin, toujours dans la direction propice, de nouveau la ligne de navigation, comment pourrait-on, dans la description qu'on en donnerait, faire ressortir l'essentiel, c'est-à-dire la portée et l'efficacité de l'itinéraire, si l'on s'attardait en une longue énumération de parcours partiels où l'attention de l'auditeur se lasserait ? On a besoin, en pareil cas, d'un mot unique et frappant, qui puisse s'appliquer à l'ensemble de l'itinéraire et suffise à le distinguer des autres.

(1) Dans le décompte du détail, une certaine confusion s'introduit par l'effet d'une altération du texte. Mais nous n'avons aucune raison de contester ces chiffres globaux. A. CROISET, *La véracité d'Hérodote (Revue des Etudes grecques, 1888, p. 156-157)*.

« Remonter le Cydnus », cela veut dire, dans le langage des gens pratiques, pénétrer vers l'intérieur à partir de l'embouchure du Cydnus, et ces mêmes mots sont restés gravés, en la mémoire de l'ambassadeur Diotime, comme la formule même de l'avantage précieux dont il a bénéficié en suivant le conseil de ces gens. La considération qu'on accorde à un transporteur ou à un guide efficace fait que les gens qui ont recours à ses services adoptent volontiers ou même se sentent tenus d'adopter, comme si c'était là un devoir de correction, tel ou tel des termes dont il use en son langage professionnel. Un terrien, une fois embarqué sur le navire, prend sur lui de dire : à tribord ou à bâbord, plutôt que : à droite ou à gauche. Et quand, à la gare de Lyon, on vient nous annoncer, de la part du chef de gare, pour expliquer quelque perturbation dans le trafic, que, par suite d'un accident, les trains sont bloqués en amont de Dijon, nous répétons docilement : « en amont de Dijon », sans prendre garde qu'en parlant ainsi nous assimilons la voie ferrée à un fleuve prenant sa source en la gare de Lyon.

De tout temps, dans la pratique des voyages et des transports, ont été employées des formules de ce genre, géographiquement absurdes, mais prisées de tous à cause de leur commodité. C'est par elles qu'on parvient à expliquer que l'antiquité grecque ait pu connaître, outre le Danube d'Hérodote et l'extravagant Cydnus de Diotime, un Eridan (le Pô) empruntant le lit de la Vistule pour terminer son cours (1) ou un Narbon (l'Aude) traversant du sud au nord l'Europe occidentale (2). Ces fleuves fantastiques ne sont autres que de grands itinéraires transcontinentaux auxquels reste appliqué d'un bout à l'autre le nom du cours d'eau dont le cours inférieur ou l'embouchure marquent l'origine du parcours à partir des rivages de la mer intérieure (Méditerranée ou mer Noire). Le plus important, et probablement aussi le plus fréquenté d'entre eux, au v^e siècle avant notre ère, est le Danube d'Hérodote, qui relie d'un trait la mer Noire à l'Atlantique « en coupant l'Europe en deux » μέσην σχίζων τὴν Εὐρώπην. Ceci vu, le problème devient celui de savoir comment Hérodote a pu croire que cette maîtresse ligne transeuropéenne était tracée sur toute sa longueur par le fleuve dont il voyait clairement l'embouchure réelle au bord de la mer Noire.

Cela s'explique d'abord par le fait qu'à l'ouest d'une ligne méridienne passant par le fond de l'Adriatique, Hérodote ignore tout de la configuration de l'Europe moyenne et septentrionale. L'existence des Alpes lui échappe, et très probablement aussi celle des Pyrénées, dont Aristote ne parle, une centaine d'années après lui, que comme s'il venait de les découvrir. Il a donc tracé le cours supérieur de son Danube à travers un espace exempt de tout ce qui eût pu opposer un obstacle quelconque au figuré de la ligne qu'il voyait en esprit. Tenons compte aussi de ce que le géographe antique, pour s'informer des lieux qui lui sont inaccessibles, et dont aucun livre ne parle, ne peut que s'en remettre aux dires des voyageurs. Aussi l'objet premier de sa recherche est-il de

(1) HÉRODOTE, III, 115.

(2) POLYBE, III, 37.

trouver, parmi ceux-ci, l'homme averti et digne de foi. Combien ce point, aux yeux d'Hérodote, peut être important, c'est ce que lui-même laisse voir en maint endroit de son livre et notamment dans cette petite phrase (III, 115) qui concerne précisément l'Europe occidentale : « J'ai beau donner mes soins à la question, je ne puis entendre dire par personne qui l'ait constaté de ses yeux que... ». Il va de soi que le rapport d'un informateur choisi avec un tel soin méritera, et jusque dans sa forme, toute la considération du géographe. A qui ne sait pas et veut savoir, le respect du témoignage qualifié s'impose comme un devoir élémentaire. Dans le cas du Danube, il est probable que l'informateur d'Hérodote — ou, s'il en eut plusieurs, l'un des principaux d'entre eux — fut l'un des notables de la colonie milésienne d'Istria, précisément fondée pour ouvrir aux Grecs l'accès de la voie commerciale dont le départ est tracé par le cours inférieur du fleuve. L'homme, en tout cas, embrassait du regard toute la longueur de cette voie et n'a pas cru pouvoir mieux en faire ressortir l'importance qu'en la désignant tout entière à l'aide du nom universellement connu de Danube, qu'elle méritait de porter en sa partie initiale.

Un esprit pratique, formé aux usages du commerce plus qu'aux disciplines de la science, et s'intéressant moins au fleuve Danube qu'au trafic danubien, n'imagine pas que, pour renseigner utilement un savant sur cette grande voie commerciale, il puisse être opportun de lui dire qu'elle est formée d'un tronçon fluvial en telle partie de son trajet et d'un chemin terrestre en telle autre. On risquerait, en donnant ces détails, de rendre moins nette la perception de l'ensemble, qui est l'essentiel.

Hérodote lui-même sans doute, en eût convenu. Il voyait dans l'Istros une réplique européenne du Nil. Comme l'Istros auquel « il est égal » (ἐξισοῦσθαι) écrit-il (II, 34), le Nil « traverse toute la Libye » et la coupe en deux (μέσῃν τάμνων Λιβύην). Ce Nil, Hérodote le connaît pour l'avoir remonté lui-même jusqu'à Eléphantine (à hauteur de l'actuelle Assouan) et l'avoir étudié, dit-il, « aussi loin que mes recherches m'ont permis d'atteindre ». Il sait qu'au-dessus d'Eléphantine, remonter le Nil ce n'est pas toujours naviguer sur un fleuve : « vous arriverez à un vaste lac... après l'avoir traversé, vous rejoindrez le cours du Nil, qui se jette dans ce lac. Vous quitterez ensuite votre bateau et cheminerez le long du fleuve pendant quarante jours ; car, dans cette partie du Nil, émergent des rochers aigus... à travers lesquels la navigation est impossible. Après avoir traversé dans les quarante jours cette région, vous remontrerez dans un autre bateau et naviguerez douze jours... etc... » (II, 29). Mais c'est toujours le cours du Nil qu'on retrouve après la traversée du lac ou le parcours pédestre, car le fleuve guide l'itinéraire. Aussi Hérodote peut-il écrire : « Le cours du Nil est connu jusqu'à une distance de quatre mois de navigation *ou de marche* » (II, 31). Il nous amène ainsi à penser que, dans le cas même où il eût appris que les voyageurs transportés par la navigation danubienne, à partir des bouches, vers l'intérieur du continent, eussent dû, au-delà d'une certaine distance, débarquer et continuer à pied, il n'en aurait

pas moins conclu à la continuation du cours du fleuve dans la même direction, par analogie avec ce qu'il savait exister le long du trajet « coupant en deux » la Libye.

L'accuser d'avoir manqué d'esprit critique dans l'acquisition de son information sur le Danube serait aussi injuste que d'accuser son informateur d'avoir voulu le tromper. Nous-mêmes les modernes bénéficions d'ailleurs de cette rencontre de deux pensées loyales. Il ne nous est pas indifférent de savoir, grâce à Hérodote, qu'au v^e siècle avant notre ère, les colons Grecs des rives de la mer Noire avaient déjà poussé vers l'ouest, dans la direction que leur traçait le cours inférieur du Danube, des reconnaissances assez profondes pour découvrir que, par une série de facilités de passage ne formant ensemble qu'un grand chemin, ils étaient reliés à l'extrémité opposée du continent européen. Les mots « au delà des Colonnes d'Héraclès » ἔξω Ἡρακλέων Στήλων, qui désignent un rivage atlantique répondent, dans la phrase d'Hérodote, aux mentions d'Istria, des colons de Milet (οἱ Μιλησίων ἄποικοι) et de l'aboutissement du Danube au Pont-Euxin. On comprend que l'historien grec ait senti l'obligation morale de faire part à ses compatriotes de la grande image qui lui était ainsi révélée. Mais il n'a voulu l'incorporer à son livre que d'une manière conforme aux exigences de l'esprit scientifique. Cette phrase qui bien à tort nous déconcerte : « l'Istros coulant à travers des pays habités est connu de beaucoup de gens » nous le montre soucieux de contrôler autant qu'il était possible le renseignement fourni par son informateur, à qui il a demandé sans doute si d'autres hommes eussent pu confirmer ses dires. Enfin, géographe autant qu'historien, il n'a pas accepté de présenter l'information dans le langage des gens qui, seulement soucieux d'utilité et indifférents au spectacle de la nature, ne retiennent d'un pays par eux visité que ce qu'ils y ont trouvé de favorable ou de contraire à leurs affaires. Si un trafiquant d'Istria parle du Danube comme d'un chemin qui de chez lui le conduit jusque chez les Celtes de l'autre bout de l'Europe, le savant s'interdit de parler d'un fleuve comme s'il s'écoulait d'aval en amont. Le Danube, lui dit-on, va d'Istria à Pyréné et aux abords de l'Océan, de la même manière que nous disons nous : la ligne va de Paris à Lyon et à la Méditerranée. Sans altérer en rien la teneur de l'information, on peut, puisqu'il s'agit d'un fleuve, la présenter correctement, en lui donnant un amont et un aval, pour peu qu'on prenne la peine de la retourner de bout en bout. On dira donc : le Danube va des abords de l'Océan à Pyréné et à Istria. Et c'est ainsi qu'est né le monstre. Si c'est, par contre, la pente naturelle de l'esprit qu'on veut suivre en allant du mieux connu au moins bien connu, c'est en la colonie milésienne d'Istria ou aux bouches réelles du fleuve que l'on se placera pour embrasser du regard l'ensemble de l'itinéraire trans-européen dont son cours inférieur marque le départ, et l'on dira, comme le fait un poète didactique grec (1) du 1^{er} siècle avant notre ère, que le Danube est connu « jusqu'à la Celtique ». μέγροι τῆς Κελτικῆς.

(1) Pseudo Scymnus, v. 777.

A travers quelles régions passait donc cet itinéraire qu'on a pu, dans l'antiquité, nommer Danube quoiqu'il s'écartât si largement du cours du réel Danube ? Et comment, si différent qu'il était d'une ligne tracée par la nature, a-t-il pu donner, de son unité et de son efficacité, la vision que rendent si fortement les mots : « il fend l'Europe par le milieu » ?

Ces problèmes s'éclairent à la lumière de l'illustration héroïque que poètes et mythographes ont conférée à l'itinéraire transcontinental dont Hérodote a donné, de son côté, une figuration prenant forme de schéma géographique. Tout au long de la ligne que, d'un bout à l'autre de l'Europe, trace cet itinéraire, de mer intérieure à mer extérieure, nous avons cherché à voir comment se sont associées, dans l'antiquité, les figurations de la mythologie et les observations positives des géographes.

Cette étude s'est achevée face à une énigme qui est restée sans solution, celle de savoir pourquoi la source du Danube fictif est qualifiée par Pindare d'hyperboréenne, ce qui revient à la situer en l'extrême nord de l'Europe, alors qu'Hérodote la définit comme occidentale et celtique. Nous y reviendrons l'an prochain.

PUBLICATIONS

Roger DION, *La renommée de Pythéas dans l'antiquité* (*Revue des études latines*, t. XLIII, 1965, p. 443-466).

— *Pythéas explorateur* (*Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*, t. XL, 1966, p. 191-216).

CONFÉRENCES

A l'University College London, les 5, 7 et 8 décembre 1966.